

LES ALLEMANDS DÉVELOPPENT LEUR ACTION DANS L'ILE D'ŒSEL ET OCCUPENT ARENSBURG

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2528. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Mercrèdi
17
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES PREMIERS ROLES DE LA DOUBLE SÉANCE D'HIER A LA CHAMBRE



M. MAYÉRAS
M. BOKANOWSKI

M. PAINLEVÉ
Président du Conseil

M. RIBOT
Ministre des Affaires étrangères

M. BRIAND
Ancien président du Conseil

M. JULES DELAHAYE
M. MALVY

APRÈS S'ÊTRE RÉUNIE EN COMITÉ SECRET, POUR LE DÉBAT RIBOT-BRIAND, LA CHAMBRE A ENGAGÉ UN DÉBAT PUBLIC SUR L'INCIDENT DAUDET-MALVY. A la suite des déclarations de M. Ribot, en réponse à l'interpellation de M. Leygues et au discours de M. Briand, déclarations dans lesquelles il était fait allusion à des tentatives de négociation de paix, des interpellations ont été déposées sur la politique extérieure, hier, au Palais Bourbon, par MM. Mayéras et Bokanowski. Pour ce débat, accepté par M. Painlevé, la Chambre décida de se réunir en comité secret. Un ordre du jour pur et simple clôtura cette discussion. M. Jules Delahaye voulut ensuite provoquer un débat public à l'occasion des incidents Daudet-Malvy. A la demande du gouvernement, cette interpellation fut ajournée par 246 voix contre 189. — Photos Manuel et "Excelsior".

L'AUDIENCE DE RENTRÉE DE LA COUR DE CASSATION



L'AVOCAT GÉNÉRAL PEYSSONNIÉ PRONONÇANT LE DISCOURS OU IL SALUE LA MÉMOIRE DES MEMBRES DE LA COUR DÉCÉDÉS

Hier à treize heures, la Cour de cassation, toutes chambres réunies, a tenu son audience solennelle de rentrée, sous la présidence du premier président Sarrut. L'avocat général Peyssonnié a salué la mémoire des membres de la Cour suprême décédés au cours de

l'année judiciaire. A 14 h. 30, la Cour s'est constituée à huis clos en conseil supérieur de la magistrature pour examiner, d'ordre du garde des Sceaux, le cas du premier président Monier. M. Bard donna lecture de son rapport. L'audience sera reprise aujourd'hui.

LES ALLEMANDS PRENNENT LA VILLE D'ARENSBURG DANS L'ILE D'OESEL

Vif engagement entre une escadrille russe et un groupe de torpilleurs ennemis.

Les Allemands ont achevé d'occuper l'île d'OESEL dans l'île de Moon, ni pris le contact de la flotte russe dans le golfe de Riga. Celle-ci reste prête à accepter la bataille et continue à disposer de la ligne de retraite, par la passe de Moon.

Mais ils n'ont pas encore réussi à passer de l'île d'OESEL dans l'île de Moon, ni pris le contact de la flotte russe dans le golfe de Riga. Celle-ci reste prête à accepter la bataille et continue à disposer de la ligne de retraite, par la passe de Moon.

La seule action à signaler sur mer se borne à un très vif engagement dans la passe de Soela Sund, entre une escadrille de patrouille russe et une escadrille de torpilleurs allemands soutenue par un cuirassé. Un torpilleur russe, le



Grom, fut coulé, et un canonnière, le Kharabry, fut fortement endommagé. Deux torpilleurs allemands furent coulés et deux autres gravement atteints. Finalement, l'escadrille ennemie vira de bord et s'éloigna.

Ce qui ressort, du moins, de cette escarmouche, c'est que nos alliés se trouveront aux prises avec des forces supérieures, c'est que les marins de leur flotte n'ont pas perdu leur esprit combattif, ou qu'ils l'ont retrouvé. L'appel de Kerensky a été entendu.

On voit que les Allemands procèdent, ici comme partout ailleurs, selon la méthode minutieuse et prudente qui est dans leur caractère et leur tradition. La volonté de ne rien abandonner au hasard les garantit de toute surprise, mais elle en garantit également l'adversaire, qui se trouve averti en temps utile de leurs desseins.

Il est permis d'espérer que nos alliés sauront et pourront, cette fois encore, prendre les mesures nécessaires et déjouer le plan manifeste de l'ennemi.

Jean VILLARS.

Les Allemands annoncent la prise d'Arensburg

GENÈVE, 15 octobre. — Le communiqué allemand du 15 octobre, au soir s'exprime ainsi :

Arensburg, capitale de l'île d'OESEL, est en notre possession.

Le communiqué allemand du 16 octobre déclare :

Les troupes combattant à OESEL sous le commandement du général d'infanterie von Katten se sont emparées hier de la partie principale de l'île. Dans la presqu'île de Sworb, qui s'étend vers le sud, les troupes russes qui se trouvaient coupées à cet endroit ont opposé une résistance acharnée. Les batteries lourdes de la côte ont été réduites au silence par nos canons de marine.

L'ennemi a été refoulé de façon si violente sur la côte orientale que quelques éléments ont seuls pu se sauver par la digue qui conduit à l'île de Moon. Au cours des combats pour la possession de la tête de pont d'Orrisar, sur la côte est d'OESEL, nos forces navales venant du Nord ont brillamment coopéré au succès des opérations.

Une Société Franco-Anglaise vient d'être fondée à Londres

LONDRES, 15 octobre. — Ce soir à eu lieu la séance d'inauguration de la société dite Anglo-French Society récemment constituée, ayant comme présidents d'honneur MM. Lloyd George, Painlevé, Franklin-Bouillon, Cambon, ambassadeur de France.

La société aura deux centres, l'un à Paris et l'autre à Londres, avec des succursales partout en France et en Grande-Bretagne.

Son objet sera de resserrer les liens d'amitié entre les deux peuples, de manière à faire que la camaraderie des armes soit suivie d'une camaraderie permanente de ces peuples.

Le président a lu les lettres d'approbation de MM. Cambon, Painlevé et Lloyd George. La séance d'inauguration a été un grand succès.

ÉCOLE Boulevard Poissonnière, 18
Rue de Rivoli, 53
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc

UNE SÉANCE ANIMÉE A LA CHAMBRE

1^{er} DÉBAT EN COMITÉ SECRET SUR LA POLITIQUE EXTÉRIEURE

M. Mayéras soulève la question des tentatives de négociation et des manœuvres diplomatiques de l'Allemagne.

L'ORDRE DU JOUR PUR ET SIMPLE VOTÉ PAR 313 VOIX CONTRE 0.

Ainsi que l'avaient fait prévoir les conversations de lundi et l'agitation de couloirs que nous avons signalées hier, le gouvernement a été interpellé au sujet des déclarations faites, vendredi, à la tribune de la Chambre, par M. Ribot, relativement aux tentatives de négociations de paix de l'Allemagne, qualifiées de « piège grossier » par le ministre des Affaires étrangères lors de sa réponse au discours de MM. Georges Leygues et Aristide Briand.

Après trois heures de discussion en Comité secret, au cours desquelles on peut croire que la Chambre entendit plusieurs orateurs, notamment MM. Ribot et Aristide Briand, la séance publique fut reprise pour voter l'ordre du jour pur et simple proposé comme sanction au débat.

Comme on le verra plus loin, les socialistes s'abstinrent dans ce scrutin.

Une demande d'interpellation de M. Jules Delahaye visant les incidents Daudet-Malvy et le communiqué gouvernemental que nous avons publié hier matin fit, d'autre part, l'objet d'une assez longue et assez vive discussion. Se rendant aux arguments de M. Painlevé, la Chambre ajourna finalement tout débat jusqu'à la clôture de l'enquête judiciaire en cours.

Les députés étaient venus nombreux. Et lorsque à trois heures vingt M. Deschanel se leva au fauteuil, la salle avait son aspect des grands jours.

Au coup de sonnette présidentiel, le brouhaha s'apaisa. Et, au milieu d'un silence relatif, M. Deschanel donna lecture des trois demandes d'interpellation déposées.

Les demandes d'interpellation

La première, de M. Mayéras, visait la non-concordance entre certaine déclaration faite par le gouvernement, le 12 octobre, et les termes dans lesquels cette déclaration se trouve enregistrée au Journal officiel du 13 octobre, et la politique étrangère du gouvernement.

La deuxième, de M. Bokanowski, était relative à l'action que le gouvernement entend mener de concert avec les Alliés pour déjouer les manœuvres diplomatiques de l'Allemagne.

La troisième, de M. Jules Delahaye, avait trait à l'urgence du gouvernement dans une instruction secrète et encore pendante, à la disjonction qu'il a faite dans un communiqué officiel des prétendus résultats de cette instruction, et à la publicité partielle qu'il leur a donnée contre un témoin en faveur d'un homme politique.

Le président du conseil accepta aussitôt la discussion immédiate des deux premières interpellations. Mais M. Mayéras, le premier interpellateur inscrit, entendit préciser qu'en aucun cas la demande de comité secret qu'il allait déposer — son interpellation ne lui paraissant pas pouvoir se développer librement en séance publique — ne devait permettre à la Chambre de ne pas discuter l'interpellation de M. Delahaye.

Celui-ci s'étonna, en effet, que le président du conseil ait affecté d'ignorer son interpellation.

M. Painlevé demanda simplement le renvoi du débat jusqu'au jour où seront rendues les décisions judiciaires.

Aussitôt à la tribune, M. Jules Delahaye déclara qu'à son avis le communiqué officiel sur l'incident Daudet-Malvy était illégal et partial et en contradiction avec la conduite intime du gouvernement. Il s'étonna de cette note, évoquant, comme sous Louis XIV, une affaire judiciaire pour donner à un ministre un certificat de bonne conduite administrative.

A droite, quelques députés applaudirent. Une demande de comité secret visant la discussion de l'interpellation de M. Mayéras était parvenue au bureau. Le huis clos prononcé à mains levées, les tribunes furent évacuées. Il était 3 h. 35.

La sanction du débat à huis clos

Le comité secret prit fin à 6 h. 40.

A 7 h. 10, la discussion reprenait en séance publique. M. Deschanel annonça aussitôt que l'ordre du jour pur et simple était demandé. M. Aristide Jobert proposait, d'autre part, l'ordre du jour suivant :

« La Chambre, regrettant que les querelles intéressées de certains hommes politiques, se disputant la prédominance gouvernementale, se produisent au détriment du moral du pays, passe à l'ordre du jour. »

M. Renaudel intervint pour déclarer qu'avec ses amis socialistes il ne voterait pas l'ordre du jour pur et simple, celui-ci impliquant la confiance dans les déclarations faites par le ministre des Affaires étrangères au cours du débat à huis clos.

L'ordre du jour pur et simple fut voté par 313 voix contre 0.

M. Jules Delahaye veut interpellier sur l'incident Daudet-Malvy

Mais, tandis que l'on procédait au pointage, un nouveau débat s'engageait au sujet de l'interpellation de M. Jules Delahaye.

Avec sa véhémence habituelle, le député de Maine-et-Loire, insistant pour la fixation d'une date, reprocha au président du Conseil d'avoir rendu publique la lettre privée adressée au président de la République par M. Léon Daudet.

M. Jules Delahaye fit, à ce sujet, un récit d'une entrevue qu'il eut le 1^{er} octobre, entre MM. Painlevé, président du Conseil ; Raoul Péret, garde des Sceaux, et Steeg, ministre de l'Intérieur, d'une part, et MM. Léon Daudet et Charles Maurras de l'autre.

Le 1^{er} octobre, dit-il, c'est-à-dire trois jours avant le débat que vous connaissez, M. le président du Conseil envoyait un officier à l'Action Française pour demander à

2^o DÉBAT PUBLIC SUR L'INCIDENT LÉON DAUDET-MALVY

Le gouvernement demande le renvoi de l'interpellation de M. Delahaye après la clôture des opérations judiciaires.

CE RENVOI EST ADOPTÉ PAR 246 VOIX CONTRE 189.

M. Léon Daudet de conférer avec lui, MM. Daudet et Maurras se sont rendus dans son cabinet. Ils y ont rencontré M. le ministre de l'Intérieur et M. le garde des Sceaux, et là, dans une longue conversation, aussi délicate qu'il convenait pour un témoin dont la bonne foi ne pouvait pas être mise en doute, dans cette conversation, qui avait eu pour prétexte une suspension de journal qu'on n'a pas maintenue, on conseilla...

— Qui ?... On ? demanda-t-on à l'extrême-gauche.

— Les trois ministres, répliqua M. Delahaye. On ne se contenta pas de conseiller, de concevoir la procédure à suivre. On alla plus loin : on examina tous les moyens qui pouvaient être employés, moyens secrets, moyens publics.

« Et trois jours après cette entrevue, alors qu'on n'avait pas eu le temps de faire la moindre enquête, alors qu'on s'était mis d'accord pour éviter tout débat public, qu'a fait M. le président du Conseil ? Il a livré à la publicité une lettre privée, et cela non dans la vivacité d'un violent débat, mais sur la simple demande de l'intéressé. »

M. Jules Delahaye fit grief au président du Conseil d'avoir incriminé la bonne foi de M. Léon Daudet.

— Quelle situation faites-vous à ce témoin ? s'écria-t-il. Vous suspendez son journal au moment où il a le plus besoin de répondre à une assemblée d'où il est absent et quand, dans cette enceinte, quelqu'un se dresse en sa faveur, vous répondez : « Après l'instruction ! » c'est-à-dire dans six mois peut-être.

— C'est six mois de scandale que vous voulez ! interrompit quelqu'un à l'extrême-gauche.

Sans s'arrêter aux interruptions qui pleuvaient, M. Delahaye demanda au gouvernement d'accepter le débat et de rétablir la balance égale entre le témoin Daudet et son adversaire.

Le président du conseil demande l'ajournement

De sa place, M. Painlevé fit cette déclaration :

— Le gouvernement demande le renvoi. Il n'a rien à ajouter à la déclaration publiée ce matin. Il l'a faite sous sa responsabilité parce qu'il a jugé que c'était la voie la plus propre à sauvegarder l'indépendance de la justice et de l'unité nationale. Dans les cir-

constances les plus graves, les plus critiques, telles que notre Histoire n'en a jamais connu peut-être, le gouvernement a agi pour le mieux.

Sur une question de M. Marcel Sembat, M. Painlevé expliqua qu'il avait convoqué M. Daudet et M. Charles Maurras, comme quelques jours avant les autres directeurs de journaux, pour leur parler des règles de la censure telles qu'il comptait les appliquer. Au cours de cette conversation, il somma M. Daudet de renoncer à ses campagnes tendancieuses, disant que le gouvernement s'opposerait aux polémiques destinées à séparer les citoyens et à provoquer la guerre civile. Il fut ainsi question de la lettre :

— C'est, dit le président du Conseil, parce que ces questions ont été abordées par M. Daudet dans mon cabinet que j'ai pu, évoquant ces accusations, faire connaître l'opinion du gouvernement tout entier, que j'ai communiqué de ce matin.

M. Jules Delahaye insista encore pour que son interpellation fût discutée vendredi. M. Pierre Laval combattit aussi l'ajournement, mais ce qu'il reprochait, lui, à M. Painlevé, c'était d'avoir reçu dans son cabinet « l'insulteur des institutions républicaines ».

M. Painlevé pose la question de confiance

À la tribune, cette fois, M. Painlevé répéta avec force que le gouvernement avait fait tout son devoir :

— Il estime, dit-il, qu'après sa communication aux journaux, en vue de ne pas intervenir dans une instruction judiciaire et de ne pas laisser sans éclaircissement les monstrueuses accusations lancées contre un ancien ministre, il a su ménager l'indépendance de la justice et l'unité de la nation.

Très nettement, le président du Conseil posa la question de confiance, demandant à la Chambre de renvoyer le débat à la suite des décisions judiciaires.

Après une dernière intervention de M. Bracke, on passa au vote au milieu d'une vive agitation.

L'ajournement demandé par le gouvernement fut prononcé par 246 voix contre 189 après pointage. Il était neuf heures du soir. Pendant tout ce débat, M. Malvy était resté silencieux à son banc.

Séance jeudi.

Léopold BLOND.

NATURELLEMENT, L'ALLEMAGNE DÉMENT

On est gêné, à Berlin, par toute publicité donnée aux tentatives diplomatiques du gouvernement impérial.

Le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères fait allusion à de prétendus « sondages ».

Le gouvernement allemand vient de répéter sous une autre forme le *jamais* de M. de Kühlmann au sujet de l'Alsace-Lorraine. Il s'agit d'un communiqué du ministère des Affaires étrangères qui répond à un passage impor-

se serait toujours refusée à considérer un abandon quelconque de « territoire allemand » comme pouvant faire question.

Ce qui est étrange, quand on connaît les habitudes de la chancellerie impé-



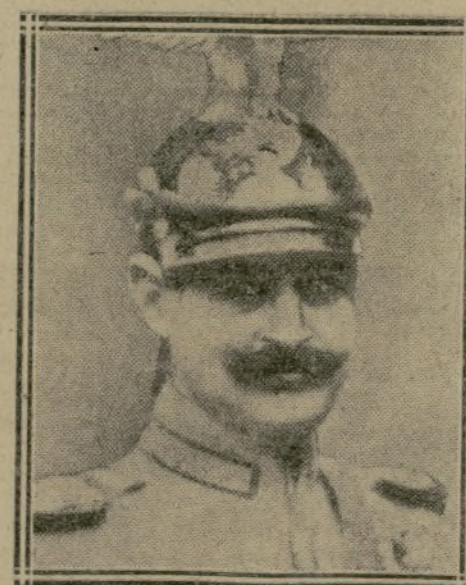
M. VON DEN BUSSCHE

Le premier, ancien ministre d'Allemagne à Bucarest, est devenu sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères. Le second, ancien conseiller à l'ambassade de Paris, et ancien collaborateur de von Bismarck à Bruxelles, passe pour un homme fort habile, que le gouvernement impérial emploie volontiers dans ses tentatives diplomatiques.

tant du discours prononcé par M. Ribot le 12 octobre. Le ministre des Affaires étrangères avait fait allusion, comme on sait, à des offres de négociation venues d'Allemagne et par lesquelles les intermédiaires auraient laissé espérer la restitution de l'Alsace-Lorraine.

« Piège trop grossier », disait alors M. Ribot. C'est évidemment à ce mot et aux commentaires qu'il a déterminés qu'a voulu répondre le gouvernement impérial. A Berlin, on ne peut être que gêné par toute publicité donnée aux tentatives diplomatiques multipliées pour sortir de l'impasse, mais en s'efforçant toujours de ménager une possibilité de les nier ou de désavouer des agents officiels.

Le point intéressant du communiqué de M. von dem Bussche est l'allégation qui renverse impudemment les rôles et d'après laquelle l'Allemagne, « sondée » à plusieurs reprises au sujet de la paix,



M. VON DEM LANKEN

riale, c'est qu'elle ne précise rien au sujet de ces prétendus « sondages ». Ne veut-elle pas plutôt les provoquer que les dénoncer ?

Le démenti de von dem Bussche

GENÈVE, 16 octobre. — Le sous-secrétaire d'Etat allemand aux Affaires étrangères, von dem Bussche, a fait la déclaration suivante :

L'affirmation, formulée par M. Ribot dans son discours à la Chambre française le 12 octobre, d'après laquelle l'Allemagne aurait donné à entendre au gouvernement français qu'il pouvait, par l'entremise d'un homme politique, enlever des négociations sur la restitution de l'Alsace-Lorraine, est dépourvue de tout fondement.

Chaque fois que le gouvernement allemand a été sondé au sujet des possibilités de paix, il n'a laissé aucun doute sur ce point que le territoire allemand ne pourrait jamais faire l'objet de négociations avec une puissance étrangère.

LA CRISE ALLEMANDE NE RECEVRA DE SOLUTION QUE SAMEDI PROCHAIN

C'est ce jour seulement que le kaiser, revenant de Sofia, sera de retour à Berlin.

BERNE, 16 octobre. — L'incertitude continue à régner sur l'éventualité de la démission de M. Michaelis.

Il est évident que le parti pangermaniste fera tous ses efforts pour maintenir le chancelier au pouvoir ; d'autre part, l'influence personnelle du général Ludendorff, qui désigna M. Michaelis au choix de l'empereur, aidera peut-être le chancelier à se maintenir au pouvoir, malgré l'hostilité et la pression du Reichstag.

Le kaiser, qui s'est rendu à Constantinople après sa visite à Sofia, ne rentrera à Berlin que samedi prochain.

Il est probable qu'à ce moment M. Michaelis lui soumettra la démission de l'amiral von Capelle, ainsi que le rapport qui l'accompagne. C'est certainement au cours de cet entretien qu'il sera décidé si cette démission doit être acceptée et que sera réglée la situation même de M. Michaelis. — (Radio.)

Le successeur probable de von Capelle

AMSTERDAM, 16 octobre. — Bien qu'aucune nouvelle ne soit arrivée de Berlin au sujet



AMIRAL SCHEER

du remplacement de l'amiral von Capelle, on croit cependant que l'amiral von Scheer sera chargé de lui succéder comme ministre de la Marine.

Qui est responsable de la mort de Kitchener ?

Quel a été l'auteur de la dépêche énigmatique envoyée de Londres dans une ville hollandaise : « Shall Herber enter the legal academy next December ? »

Telle est la question que pose M. Arnold White dans la *Weekly Dispatch*.

On sait, en effet, l'importance considérable qu'il y aurait à découvrir l'expéditeur de ce télégramme d'apparence si innocente. Car s'il est vrai que sa traduction littérale soit : « Est-ce que Herber entrera à l'Académie des lois en décembre prochain ? » il a été prouvé qu'il demandait tout simplement si lord Kitchener devait s'embarquer à bord du *Hampshire*.

Deux jours après, le *Hampshire*, ayant à son bord lord Kitchener, disparaissait dans les flots.

A ce sujet, M. Arnold White écrit :

« Bolo n'est pas un individu dans le sens du mot. Il est un « système » servi par une série de personnalités. »

Quelles sont ces personnalités ?

Le maréchal Joffre accepterait de siéger sous la Coupole

Afin d'y représenter l'action victorieuse de la France, le maréchal Joffre, vainqueur de la Marne, viendrait-il prendre séance, au cours de l'année 1918, sous la coupole du palais Mazarin, parmi les Quarante de l'Académie française ?

La question, par deux fois, a été posée ici même. On avait parlé de difficultés protocolaires. N'affirmait-on pas que nul ne pouvait être admis à siéger à l'Académie s'il n'avait fait acte de candidat ? Le règlement a répondu : il faut, en effet, que la candidature soit posée, mais elle peut l'être par un tiers, sous la réserve que ce tiers soit membre de la haute compagnie.

Il restait à connaître l'opinion du maréchal. Accepterait-il, sinon de poser sa candidature, du moins de la laisser poser ?

Nous avons tenté d'obtenir une réponse du maréchal Joffre. Nous n'avons pu le joindre directement, mais nous avons cependant recueilli, dans l'entourage immédiat du glorieux soldat, l'opinion qu'il professe sur la question.

— Le maréchal, nous a-t-on dit, n'a jamais ambitionné de devenir académicien. C'est un titre auquel il prétend n'avoir aucun droit. Aussi n'en a-t-il été que plus sensible à la démarche faite auprès de lui par plusieurs amis, qui sont venus lui demander de laisser poser sa candidature à un fauteuil de l'illustre compagnie. Le maréchal considère, en effet, que ce n'est pas à lui qu'il faut cet honneur.

« Il serait sous la Coupole comme l'incarnation de la vaillante armée qui sauva la France sur les champs glorieux de la Marne. Ce serait pour elle l'auréole d'une nouvelle immortalité. »

Au Sénat

Le Sénat a tenu, hier, une courte séance. Après l'adoption du projet portant modification et codification de la loi du 2 août 1914 sur la garantie des cautionnements des ouvriers et employés, la Haute-Assemblée a examiné la proposition concernant l'attribution d'une allocation temporaire aux petits retraités de l'Etat.

LE DOUBLE TESTAMENT

PAR

ADRIEN VÉLY

Le train nous emportait vers Marseille. Nous avions tenu, Nelson Brown, de Huchet et moi, à accompagner M. et Mme Sermeuse, appelés dans cette ville par la mort subite de Mme Sermeuse mère.

Sermeuse était très affecté par le malheur qui venait de le frapper si soudainement. Il aimait tendrement sa mère. Bien qu'elle eût atteint un âge assez avancé, il n'avait jamais pensé jusqu'alors qu'elle pût un jour le quitter et disparaître. Le Huchet s'efforçait de le consoler.

— Nos parents doivent partir avant nous, mon pauvre ami... C'est la loi de la nature.

— Je ne songe pas à m'insurger contre cette loi, répondit Sermeuse... Mais, puisque j'étais destiné à perdre les miens, j'aurais préféré — c'est mal ce que je vais dire là — que mon père partît le premier, et que je pusse conserver ma mère quelques années encore... Certes, j'aime mon père, je le respecte... Pourtant il se montra toujours très dur pour ma mère et pour moi... Pour moi, cela avait moins d'importance... Un homme se débrouille, il acquiesce de l'indépendance, il se marie... Mais ma pauvre maman, elle, jusqu'à son dernier jour, resta assujettie à une domination sévère, étroite, incessante... La mort seule l'en a délivrée...

— Cela est fort triste, ponctua le Huchet... Mais, dites-moi, mon cher, ajouta-t-il, pour changer le tour de la conversation, votre mère a dû vous laisser une assez jolie fortune.

— Est-ce que je sais ? fit Sermeuse, avec un geste vague.

La gentille Mme Sermeuse, avec son impétuosité coutumière, intervint : — Il ne veut rien dire, par respect pour son père, qui s'est conduit d'une manière dégoûtante !...

— Ma chère, supplia Sermeuse... De grâce !...

— Non, non !... Il faut que vos amis sachent tout... Il faut qu'ils sachent que votre père, après vous avoir élevé comme un paria, n'a jamais songé qu'à vous dépouiller !...

— Je vous en conjure !...

— Oui, le Huchet, nous avons tout appris par une vieille bonne qui a élevé mon mari, et qui a surpris une conversation entre mes beaux-parents... Un jour, qu'il ne croyait être ni vu ni entendu, mon beau-père a dit à ma belle-mère : « Il importe que nous songions à l'avenir. J'ai décidé que nous ferions chacun un testament en faveur de l'autre. — Et notre fils ? objecta timidement Mme Sermeuse. Nous n'avons pas le droit de lui faire attendre notre héritage au-delà des limites fixées par le destin. — Je n'ai ni leçons ni conseils à recevoir de vous, répondit mon beau-père. Ce que je décide doit être exécuté. Mon testament est déjà fait, le voici, — et il montra une enveloppe scellée de cinq cachets. — J'entends que, demain, vous m'apportiez le vôtre. » Le lendemain, Mme Sermeuse, toute tremblante, remettait à son beau-père une enveloppe identique à celle qu'il lui avait fait voir... Ah ! il ne risquait rien !... Il est bâti à chaux et à sable !...

— Pourtant, observa Sermeuse, rien ne pouvait faire prévoir que ma mère serait enlevée la première... Elle avait à peu près le même âge que mon père...

— Eh bien, votre père a eu de la chance, voilà tout... D'ailleurs, il en a toujours eu... Il n'y a rien de tel que les méchants, pour que tout leur réussisse !...

Sermeuse n'eut ni le courage, ni la force de répliquer. Quant à Nelson Brown, il n'avait point pris part à la conversation. L'illustre détective anglais parlait peu. En revanche, il regardait, il écoutait, il observait, il étudiait.

M. Sermeuse père nous reçut avec une politesse glacée. Il serra du bout des doigts la main de son fils, déposa du bout des lèvres un baiser sur le front de sa bru, et nous salua avec un air de méfiance. Que venaient faire ces trois inconnus en sa maison ?

Il nous introduisit dans le salon vaste et d'aspect aussi peu accueillant que lui-même. Nous nous assimes, malgré la muette protestation des housses. Après quelques phrases échangées sur le malheur survenu dans la famille, M. Sermeuse père, qui n'aimait pas les jérémiades, coupa court aux digressions sentimentales, et dit à son fils :

— Mon ami, ta mère a laissé un testament... La chose te paraîtra, sans doute, bizarre, comme elle me l'a paru à moi-même, puisque tu es son unique héritier.

Union sacrée.

De tous les objets de discussions il n'en est qu'un qui n'ait jamais donné lieu aux rigueurs de la Censure. Aussi bien est-ce le seul qui, loin de déchaîner les passions, ait au contraire la vertu d'apaiser les tempêtes sous les crânes, de calmer les nerfs trop vibrants et aussi de chasser la sombre neurasthénie.

Quel est donc cet objet, pierre philosophale, si l'on peut dire, de l'union sacrée entre tous les hommes et, chose encore plus difficile, entre toutes les femmes ? Vous le connaissez bien. Vous savez que s'il est bon d'en parler, il est mieux encore de s'en pénétrer. Vous savez, enfin, que les Philles Pink, puisque vous nous obligez à vous les nommer une fois de plus, en donnant à chacun et à chacune le sang pur et riche nécessaire pour se bien porter, calment les tempéraments agités, stimulent les organismes déprimés, procurent à tous et à toutes le parfait équilibre physique.

Une boîte de Philles Pink est un gage d'union sacrée entre tous les organes du corps humain.

LES COURS

— De Saint-Sébastien : S. M. la reine mère prolonge son séjour jusqu'à la fin du mois.

INFORMATIONS

— La médaille d'honneur des épidémies, en argent, vient d'être décernée à Mme Hervieu, infirmière-major, femme du sous-préfet de Vitry, pour son dévouement et ses soins aux blessés.

— Le baptême des deux filles jumelles de la vicomtesse Stopford vient d'avoir lieu en l'église de Beaconsfield. L'évêque de Buckingham présidait la cérémonie.

— Le marquis de San Miguel de La Gándara et le duc de Bural sont arrivés à Paris, venant de Madrid.

— Sont en ce moment à Genève :

Marquis de Montebello, M. Guillemin, ancien ministre de France en Grèce ; M. Mengotti, ministre de Suisse à Madrid, et son fils ; duc et duchesse de Caracolo de Brianza, princesse Bibesco, Mme Lahovary, MM. You et Cheng, attachés à la légation de Chine en France ; Mrs Shillington, colonel et Mrs Goff, etc., etc.

CITATIONS

— Le sergent aviateur René Berteaux, fils de notre confrère Léon Berteaux, de la Croix, vient d'être l'objet de la citation suivante à l'ordre de l'armée :

« Sous-officier consciencieux et brave. Excellent mitrailleur. Volontaire pour les missions les plus périlleuses. Très grièvement blessé le 15 septembre 1917 au cours d'un combat aérien, où il força son adversaire à la fuite. Médaille militaire et croix de guerre avec palmes. »

NAISSANCES

— Mme Jean Thuret a donné le jour à une fille appelée Monique.

— Mme Banderas Le Brun, née Wilson, femme de l'attaché militaire à la légation du Chili en France, a mis au monde un fils : Humberto.

MARIAGES

— Nous apprenons le prochain mariage, à Vicence, de Mlle Marie Alvares Pereira de Mello, fille aînée de la duchesse de Cadaval, avec le comte Carlo Brandolini, fils du comte Annibale, sénateur du royaume d'Italie, et de la comtesse, née d'Adda.

— On annonce les fiançailles de M. Bernard de Varine-Bohan, ingénieur des poudres, fils du chef d'escadron et de la baronne de Varine-Bohan, née Gensoul, avec Mlle Anne de La Tour du Pin-Gouvernet, fille du marquis de La Tour du Pin-Gouvernet et de la marquise, née Clermont-Tonnerre.

— En l'église de Montain (Jura) vient d'être béni le mariage de M. Raymond de Geoffroy, enseigne de vaisseau de 1^{re} classe à la 8^e batterie mobile de canoniers marins, au front, décoré de la croix de guerre, fils de M. de Geoffroy, ancien directeur de la Manufacture de tabacs de Dijon, chevalier de la Légion d'honneur, décédé, et de Mme, née Olivier, avec Mlle Germaine Chauvin, fille du capitaine d'infanterie territoriale et de Mme, née Belliard.

La bénédiction nuptiale a été donnée par le R. P. Chauvin, des Frères Prêcheurs, aumônier au front, décoré de la croix de guerre, oncle de la mariée.

DEUILS

— Hier matin, à dix heures et demie, a été célébré, en l'église Saint-Philippe du Roule, en présence d'une nombreuse assistance, un service à la mémoire de M. Arthur Join-Lambert, le regretté conseiller général de l'Eure, décédé en son château de Livet (Eure). Le deuil était conduit par les fils du défunt.

Nous apprenons la mort :

De M. Jean Buffet, président du conseil d'administration de la Société nancéenne de crédit et de dépôts, survenue à la suite d'une pénible maladie. Il était le fils de M. Buffet, l'ancien ministre et membre de l'Institut ;

Du marquis de Bouillé, capitaine d'infanterie, tombé au champ d'honneur. De son mariage avec Mlle d'Hunolstein il laisse deux fils : M. Pierre de Bouillé, sous-lieutenant au 2^e cuirassiers, et M. Antoine de Bouillé, engagé volontaire au 14^e d'infanterie ;

De M. Maxime Collignon, membre de l'Institut, professeur à la Sorbonne, officier de la Légion d'honneur, décédé en son domicile, boulevard Saint-Germain, à l'âge de soixante-sept ans. Le défunt était l'auteur de plusieurs livres et manuels ; il collabora à divers recueils archéologiques, à la Revue des Deux Mondes et était entré à l'Institut en 1894 ;

De M. Jacques Henry, sous-lieutenant d'artillerie, décoré de la croix de guerre, observateur, tué dans un combat aérien sous Verdun ;

De Mme Henry Sculfort, veuve du sénateur et ancien président du conseil général du Nord et belle-mère de M. William d'Abatigwe, qui a succombé à Bruxelles ;

De M. Guillaume Bardach, conseiller du commerce extérieur de la France, décédé en son domicile, rue de la Pompe, 143 ;

Du sous-lieutenant Henri de Gasquet, du 150^e d'infanterie, engagé volontaire, décoré de la croix de guerre, disparu le 16 avril 1917, à l'âge de vingt ans. Il était le fils du lieutenant-colonel du génie P. de Gasquet ;

De Mme E. Ollivault-Dureste, femme du conseiller général des Côtes-du-Nord, décédée dans sa propriété de La Tour de Cesson, à l'âge de soixante-quinze ans.

BIENFAISANCE

— Le docteur Jehanne, ancien médecin de la marine, qui vient de mourir à Brest, a laissé toute sa fortune, évaluée à 450.000 fr. à des œuvres de bienfaisance ou de mutualité. Une somme de 100.000 francs, entre autres, est léguée à l'œuvre patriotique des Anciens Alsaciens-Lorrains, fondée par M. d'Haussonville.

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanche et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

FERNET-BRANCA
SPÉCIALITÉ DE
FRATELLI-BRANCA-MILAN
Amar tonique, apéritif, digestif
LA MEILLEURE LIQUEUR HYGIÉNIQUE
se prend avec de l'eau, du café,
sirop, sirop, etc.
Agence à Paris : 31, r. ETIENNE-MARCEL

UNE dépêche de Londres m'apprend que le gouvernement chinois a conclu un emprunt de six millions et demi de yen auprès des banques japonaises.

C'est fort bien. Mais la nouvelle m'eût intéressée plus encore si, au lieu de me parler de yen, on m'avait parlé de francs. Car j'ai bien su — je l'ai même su plusieurs fois — ce que c'est qu'un yen ; mais je l'ai chaque fois oublié ; et me voilà obligée de retourner au petit dictionnaire qui me renseigne sur ces choses ; et cela m'agace un peu.

D'autant qu'il m'a fallu le consulter déjà tout à l'heure, ce dictionnaire, pour savoir ce que signifie une autre dépêche — de New-York, celle-là — qui nous apporte sur la dernière récolte de blé les indications les plus réconfortantes. Il paraît que cette récolte dépasse la précédente de je ne sais plus quelle formidable quantité de... boisseaux !

Qu'est-ce que c'est que cela encore ? Je sais bien que le petit commerce donne, en France, ce nom de boisseau au décalitre, qui est la mesure légale employée pour les grains et les « matières sèches ». Vieille coutume qui a survécu au passé, et dont les progrès du système métrique n'ont pu avoir raison. Et l'on continuera donc, pendant très longtemps encore, de compter — dans le petit commerce, dans les campagnes, autour des tables d'estaminet — par boisseau, par arpent, par « journée », par chopine...

Il est même difficile de s'accorder sur la signification de certains de ces vieux mots. Car si le boisseau vaut aujourd'hui dix litres, les dictionnaires nous enseignent que c'est à une capacité de treize litres et un centilitre que légalement correspondait autrefois cette mesure. Et il nous reste à savoir ce que c'est qu'un boisseau américain !

La dépêche ne me le dit pas. Et, chaque jour, la lecture des journaux me plonge en d'autres embarras semblables.

Je n'en veux pas aux journaux. Je sais bien que c'est rude le métier de ceux qui les font, et dans quelle hâte et dans quelle fièvre ils travaillent. J'ai, plus d'une fois, vu s'évertuer à sa tâche l'infortuné camarade chargé du dépouillement des télégrammes de l'étranger. Où eût-il trouvé le temps de réduire des boisseaux en litres et des yen en francs ? Il s'agit bien de faire de l'arithmétique quand sonne l'heure de la mise en pages, et que les minutes sont comptées à ceux qui nous préparent nos lectures de demain ?

Mais cette besogne, dont il est souvent impossible que s'acquittent les journalistes eux-mêmes, ne serait-il pas naturel que s'en chargent leurs correspondants, ou les agences qui les renseignent ?

Ces agences, ces correspondants m'indiquent un point où les Russes viennent d'avancer ou de reculer d'un certain nombre de verstes ; ou sur combien de yards carrés se développe la marche en avant des Britanniques... Veulent-ils mesurer une longueur anglaise ou américaine ? Ils nous la comptent en pieds et en pouces. Ah ! de grâce, que ces gens aient pitié de nous et nous parlent français ! Ils sont pressés de télégraphier ; mais nous, nous sommes pressés de comprendre.

SONIA.

Question angoissante

Aimez-vous la statistique divinatoire ? Alors, essayez de calculer dès à présent dans combien de romans ou de pièces de théâtre on nous servira, d'ici à dix ans, l'aventure de Mata-Hari ?

Remarquez que le roman dit d'espionnage, qui fut beaucoup pratiqué en ces dernières années, avait toujours contre lui ce que les esprits rassis appellent la vraisemblance, obliquant que, dans la vie, seul l'im-vraisemblable est vrai. On lisait ces œuvres avec intérêt, en palpant et frissonnant même ; mais, la lecture finie, on disait :

— Oui, seulement, tout cela n'est pas possible. Il n'y a pas d'être d'une telle duplicité.

Depuis une vingtaine d'années en France, il avait été proclamé que l'espionnage était

un mythe et que seuls les naifs y croyaient encore.

Mata-Hari est venue et tous les sceptiques n'ont plus qu'à rentrer sous terre.

Les sceptiques avaient totalement oublié, d'ailleurs, la baronne de Kaula, qui opérait chez nous dans les premiers temps de la République, qui appartenait au meilleur monde, était reçue dans les milieux officiels et disparut un beau jour, à temps pour éviter l'arrestation.

Tout de même, on frémit en pensant au nombre de « grandes machines » que les écrivains d'imagination vont nous bâtir sur l'aventure de la danseuse.

LE CAPITAINE BOUCHARDON

Front pensif et vaste, que surmonte une précoce calvitie, tête d'ascète éclairée par des yeux étonnés, que parfois une flamme illumine, bouche fine, dont la moustache brune dissimule mal un léger pli railleur ou ironique, tel apparaît le capitaine Bouchardon, aujourd'hui « grand inquisiteur ».

La mobilisation l'avait trouvé juge d'instruction à Paris et, avec notre art inimitable d'utiliser les compétences, l'avait affecté à la surveillance des trains à la gare des Batignolles-marchandises... La création du 3^e conseil de guerre permit enfin de le placer au poste pour lequel il était fait.

Les multiples affaires qu'il a instruites depuis lors furent les plus importantes de toutes celles qui incombèrent à la justice militaire.

Ses rapports, toujours empreints de lumière, de pénétrante observation et de puissante psychologie, alliées à une véritable science juridique, sont dénués de tout jargon judiciaire. Venu de Rouen, où il était substitut et travaillait déjà le dimanche, il fut chef de bureau des affaires criminelles au ministère de la Justice en 1908 ; trois ans après, il était sous-directeur. Lui seul donnait à Debiller les instructions concernant les exécutions capitales.

La médecine l'avait tenté, avant qu'il s'orientât vers le droit. Tout en suivant les cours à la Faculté, il collabora à un de nos grands quotidiens. Il ne renie pas ce passé, et le journaliste en lui a aidé quelquefois le magistrat.

La manière douce est la méthode du capitaine Bouchardon. « Une main de fer dans un gant de velours », selon la formule.

Il laisse, disait un de ses familiers, l'inculpé s'engager librement dans la voie qu'il a choisie jusqu'au moment où, de lui-même, celui-ci se heurtera contre une porte fermée.

C'est ainsi que Goldsky, voulant exprimer combien grand avait été son désir d'être soldat, ne trouvait pas l'expression juste pour peindre sa psychologie militaire : le capitaine lui souffla :

— Oui, vous étiez même un « chauvin ».

— Chauvin... Oui, c'est cela, c'est bien cela.

Le capitaine interroge en marchant, les mains derrière le dos, s'arrêtant parfois à la fenêtre, appuyant son front contre la vitre qui s'embue. La danseuse Mata-Hari s'exhalait et lui disait nerveusement :

— Oh ! que vous m'agacez de me poser toujours des questions en marchant, comme vous le faites !

Fervent admirateur de Balzac, le capitaine n'ignore rien de la Comédie Humaine ; souvent il relit la Vieille Fille. Il adore la vie familiale et s'efforce, au milieu des siens, d'oublier qu'il est détenteur de « secrets d'Etat ». Il ne reçoit qu'un petit nombre d'amis éprouvés, pour lesquels parfois il s'amuse à jouer les Lemice-Terrier. Cela lui est facile. — ALFRED BOUGENIER.

Mettez-vous d'accord

Un voyageur demande à la gare de Lyon des billets pour Albertville.

— Avez-vous un laissez-passer ? questionne l'employé.

— Non, au commissariat du quartier, on m'a affirmé qu'il n'en était pas besoin.

C'est une erreur, étant donné le train que vous voulez prendre. Ce train passe par Culoz et traverse l'Ain, département frontière. Donc, il vous faut un laissez-passer. Mais vous pourriez vous en passer si vous passiez par Lyon.

— Oui, mais ce serait trop long.

— Alors, retournez chez le commissaire.

DISCOURS DU TÉNOR

par Lucien Métivet.



— Oui, Messieurs, l'Alsace-Lorraine est française et même procéncale, en outre, puisque c'est à Strasbourg que Rouget de l'Isle a créé la Marseillaise !...

Ayuntamiento de Madrid

naturel... Mais j'entends que la mémoire de ma femme soit respectée.

Nous échangeâmes, à la dérobée, des regards ahuris. Une telle hypocrisie nous scandalisait. M. Sermeuse père reprit : — Tu as seul le droit de prendre connaissance des dernières volontés de ta mère. Voici son testament.

Et il tendit à Sermeuse une enveloppe scellée de cinq cachets rouges. Sermeuse prit d'une main qui tremblait légèrement la gentille Mme Sermeuse trépanait, et Le Huchet avait toutes les peines du monde à l'empêcher d'éclater. Nelson Brown ne disait rien. Pendant ce temps-là, Sermeuse rompit les cachets, ouvrit l'enveloppe, et en tira... un feuillet de papier blanc.

M. Sermeuse père s'était précipité et avait saisi l'enveloppe :

— J'ai dû me tromper ! s'écria-t-il... Ce n'est pas son testament ! C'est le mien !... Il jeta les yeux sur l'enveloppe. Elle portait, écrits de la main de Mme Sermeuse mère, ces mots : « Ceci est mon testament. » Alors il s'emporta dans une violente colère.

— La misérable ! rugit-il... Elle a mis une feuille blanche !... Elle a eu la même idée que moi !

Et, hors de lui, sans faire autrement attention à nous, il s'élança hors du salon. Alors, Nelson Brown s'approcha de Sermeuse et lui dit :

— Soyez fort, ami... Et pardonnez-moi... Mais mon devoir parle plus haut que mes sentiments... J'ai tout lieu de croire que votre père a assassiné votre mère.

— Qu'est-ce que vous dites !... Il est fou !... Vous êtes fou !... clama Sermeuse.

— Non... Hélas, non... Ce testament imposé de force... La mort subite de votre mère... Le trouble de votre père en découvrant qu'il avait été mystifié, son départ soudain... je dirai même sa fuite...

— Mais je ne vous ai donc pas dit que ma pauvre maman a été écrasée par un tramway !...

— Ah ! fit Nelson Brown sans se démonter... Mes déductions n'en restent pas moins d'une logique irréfutable... Je regrette seulement que les faits soient en désaccord avec elles.

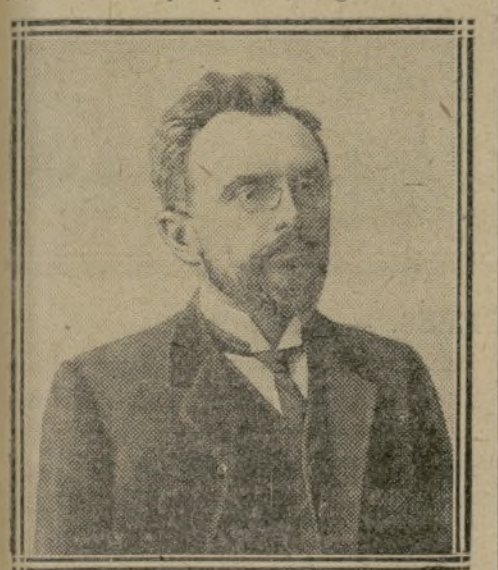
Adrien VELY.

LES LIVRES

L'ENIGME DE CHARLEROI, par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

Vraiment, ce ne sera pas une sinécure que d'être peintre de bataille après la guerre ! Imaginez le tainoin de l'artiste qui décrochera, pour les galeries de Versailles, la commande officielle de la bataille de Charleroi, par exemple ?

Jadis, au temps des Van der Meulen, des Salvalor Rosa, des Casanova, des Parrocchi... et même des Horace Vernet, les plus affreux carnages, les plus atroces mêlées gardaient encore quelque chose d'humain. Leurs horreurs étaient pompeuses, réglées comme



M. GABRIEL HANOTAUX
(Phot. Henri Mannel.)

des quadrilles de menusis : aigrettes, cornettes, timbaliers, enseignes déployées, panaches épanouies, nuées empanachées... Et dans cette buée d'apothéose, quelque général de vingt ans, empanaché comme Phébus aux crins dorés, juché, svelte et souriant, sur un meuble bourgeois obèse, tendant vers un ciel d'apothéose son bâton fleurdelisé.

Et la littérature était à l'unisson. De Tit-Live à l'abbé de Vertot, une bataille, c'était un morceau de bravoure... Entendez par là, une belle page, bien sonore, bien ample, composée de strophes : « Arrêtez ici vos regards... ! » Il se prépare contre Monsieur le Duc une coalition redoutable...

Aujourd'hui, pour le peintre comme pour l'historien, une bataille est une opération mathématique. Le général n'est plus un improvisateur mais un calculateur. Du coup, les hommes ne sont plus des hommes, mais des chiffres. Qui veut expliquer l'énigme d'une victoire doit renoncer à toutes les séductions de l'imagination, à toutes les sonorités, à tous les prestiges du style. Il lui faut faire amitié avec les termes techniques et les statistiques. Plus de poésie, plus d'éloquence ! Plus de tableau, mais le tableau noir, les schémas.

Nous ne saurons jamais assez gré à M. Hanotaux du patriotisme ennui qu'il s'est imposé pour expliquer, scientifiquement, le plus grand miracle de notre histoire. Cette prodigieuse bataille des Frontières, qui sauva non seulement la France, mais le monde, il l'analyse avec la méticulosité d'un joueur d'échecs. Voici la Belgique... Charleroi... grand damier funéraire... Von Kluck, l'officier... ce sont les deux pousseurs de bois... Et tant que dure la sanglante partie, dont l'enjeu est la liberté de l'Europe, le probe historien retient, si l'on peut dire, les palpitations de son cœur. Il se garde de solliciter la chance. Il ne s'en remet point aux dieux ni aux étoiles...

Mais que le bon général goguenard ait fait échec et mat au présomptueux von Kluck, alors son allégresse patriotiquement contenue éclate. L'austère professeur devient ly

LITHINÉS EN COMPRIMÉS de la Société des Eaux de Martigny
Traitement agréable et efficace de l'Arthritisme
Contient 12 comprimés pour 12 litres d'eau minérale, 1.75
Toutes pharmacies

POUR GUÉRIR LES MAUX D'ESTOMAC SANS DROGUES

Pour les indigestions, dyspepsie et autres maux d'estomac, une demi-cuillerée à café de véritable « Magnésie Bismurée » prise, dans un peu d'eau, après le repas, constituera toujours un remède plus sûr et plus efficace que la plupart des drogues ou des combinaisons de drogues connues. Cette activité est due aux remarquables propriétés antacides de la « Magnésie Bismurée » qui corrige l'excès d'acidité, prévient les fermentations alimentaires, apaise l'estomac inflammé et permet aux dyspeptiques chroniques de manger leurs mets favoris, sans avoir à craindre la moindre souffrance, la moindre gêne. La « Magnésie Bismurée » (marque déposée), ainsi que l'on sait, est une poudre sans goût, pure, et que l'on trouve à peu de frais chez tous les pharmaciens. On peut se la procurer, soit en poudre, soit en comprimés ; sous cette dernière forme, il faut prendre deux comprimés, dans un peu d'eau, immédiatement après les repas.

rique. Il brandit son torchon comme un drapeau. Sur l'austère tableau noir il inscrit : Vive la France éternelle ! Et c'est par un bel hymne patriotique que se termine la grave leçon sur la bataille de Charleroi.

M. BRITLING COMMENCE À VOIR CLAIR roman, par H. G. Wells.

Perdrai-je mon temps et le vôtre à vous analyser le dernier chef-d'œuvre du grand écrivain anglais ? Quand je vous aurai dit : M. Britling et Madame et leurs fils et leur précepteur — qui est Allemand — et la vieille tante, qui est hébété, et la maîtresse de M. Britling, qui est une pimbèche, mangent, boivent, dansent, flirtent, jaccassent, jouent au hockey... vivent en un mot de bible et de rosbil, la vie confortable, sportive, surmurière et égoïste de l'Angleterre d'avant la guerre... Quand j'aurai ajouté : leur quibude est parfaite. Pour ces béats, il ne peut plus y avoir de guerre... Si, par extraordinaire, un fléau si archaïque désolait encore l'humanité, il n'atteindrait jamais la vieille Angleterre, providentiellement isolée... Ici, j'aime mieux céder la parole à Wells, qui domine les insectes de toute la taille de son génie, comme feu Gulliver, le peuple des Liliputiens. « ... Et au moment même où M. Britling prononce ces mots, dans la ville de Sarajevo, en Bosnie, où l'heure était un peu plus avancée, quelques hommes tenaient conseil à voix basse. L'un d'eux, tout en écoutant les instructions des autres, serait nerveusement un paquet noir qu'ils venaient de lui remettre ; ce paquet contenait certains composés chimiques instables et un système de détecteurs. Ce paquet noir devait un jour bouleverser presque toutes les bornes de la cosmogonie de M. Britling. »

Et la guerre si improbable sort de ce paquet noir... Et, à cause de la Belgique, l'Angleterre est contrainte de rentrer dans la danse... Et le fils de M. Britling est tué à la fleur de son âge candide... Et son précepteur allemand l'est aussi, de l'autre côté de la querelle... Et la tante en enfance est broyée par la bombe d'un zeppelin... Et M. Britling commence à voir clair.

Au fait, que savez-vous maintenant ? Rien ou à peu près. Chez Wells, tout est dans la manière et non dans la matière. Au lieu de tant bargouiner, je devrais vous crier comme l'ange à Augustin : « Prenez ! Lisez ! » Eh ! oui. C'est un beau et grand livre ! C'est peut-être le plus fort livre de la guerre.

En le lisant, le regret vous point de n'avoir point chez nous l'analogue. Pourquoi donc ce fou et rationneur Bergeret ne fait-il plus, dans ce temps de querelles internationales, ce qu'il fit jadis, lors d'une de nos déplorables querelles civiles ? Sa bonhomie latine égalerait sans doute l'humour anglais. En tout cas, la comparaison serait savoureuse. Et peut-être la guerre trouverait-elle enfin, chez nous, son expression littéraire.

Comme de juste la traduction du chef-d'œuvre de Wells est une vraie trahison. Le coupable s'en est-il rendu compte ? Il a gardé lâchement l'anonymat. Il n'a pas osé avouer son nom sur le titre. Ah ! le malévole traducteur ! pour employer un des termes excentriques qu'il a le mauvais goût d'affecter !

LE SOCIALISME NATIONAL
par Edmond Laskine

S'il est au monde une science impartiale, c'est bien la philologie. Une fois les termes définis, la discussion, pour si furibonde soit-elle, est bien circonscrite. On n'est pas loin de faire la paix quand, à travers la poussière des arguments, on commence à entrevoir pourquoi l'on se chamaille. Domage que la recette philologique soit inapplicable au socialisme ! Ouvrez Littré. De cette doctrine qui tient tant de place dans le monde, vous trouverez une dédaigneuse définition de trois lignes... Et les grands évangélistes de la religion socialiste ne sont pas plus précis.

Pour Rousseau et Mably, qui furent ses parrains, le socialisme c'est la recherche de l'harmonie, de l'égalité soi-disant primitives. Après eux, c'est, tour à tour, le Saint-Simonisme, l'Écarisme, le Fourierisme... Proudhon excommunié Raspail qui lance l'anathème à Proudhon... Sommes-nous plus fixés aujourd'hui ? La querelle continue de plus belle : les uns sont Marxistes et les autres Laskinistes. Ceux-ci prétendent que social veut dire international. Ceux-là affirment, au contraire, que le socialisme doit être national pour être efficace.

Les dieux qui livrèrent le monde aux discussions stériles nous gardent de prendre parti dans la bagarre ! Notre fêrule est débonnaire et littéraire. Elle ne prétend pas mesurer les subtilités de la cité future... Possible que M. Edmond Laskine ait raison... Il a eu tort, toutefois, d'écrire son Socialisme national dans une langue si pauvre, si déflurée, si rocailleuse, si universitaire, si peu nationale en un mot.

Jean-Jacques BROUSSON.

Fque de FIBRES de BOIS
écru et couleures

Joannès LACOMBE, La Terrasse-sur-Dorlay (Loire).

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

THEATRES

L'OPÉRA-COMIQUE FÊTERA
AUJOURD'HUI L'AUTEUR
DU "CHANT DU DÉPART"

Les Allemands veulent, en matière de musique, donner, malgré la guerre, des preuves d'indépendance. C'est ainsi que, profitant de leur occupation de Givet, où naquit Méhul, ils avaient projeté d'organiser des fêtes centenaires en l'honneur du célèbre auteur de Joseph. Sans doute, ils ne réclament comme un des leurs, en raison des premières leçons que lui donna Guillaume Hauser, à l'abbaye de Laval, et de l'influence de Gluck qui favorisa ses débuts à Paris. L'Allemagne, d'autre part, accueillit avec tant d'enthousiasme et de ferveur le drame biblique de Joseph, qu'elle nous fixa peut-être sur la valeur de cette œuvre. Mais ces influences et ce succès n'empêchèrent point Méhul d'être lui-même et parfaitement de chez nous par le talent et par le caractère. Quelque jugement, au surplus, que l'on porte sur l'ensemble de son œuvre, personne en France ne peut oublier qu'il a composé, avant tout, ces hymnes patriotiques : *Le Chant du Départ*, *le Chant de Victoire* et *le Chant du Retour*, dont le premier ne se compare qu'à la *Marseillaise*. L'Opéra-Comique a donc été bien inspiré en répondant au projet de nos ennemis par une matinée commémorative qui sera donnée cet après-midi.

Le programme de cette cérémonie, coïncidant avec le centenaire de la mort de Méhul, comporte la représentation de *l'Urat* ou *l'Emporté*, qui fut créé à l'Opéra-Comique le 17 février 1891 et repris en 1899 au théâtre des Nations. Pour les uns, c'est le type de l'opéra-bouffe sur un canevas de comédie italienne avec l'imitation d'une musique qui était assez peu dans le génie de cet homme du Nord plutôt porté par ses qualités vers les compositions sérieuses. On dit que Bonaparte lui ayant précisément reproché le caractère trop sérieux de sa musique, Méhul, qui devait donner par la suite la *Cantate à Napoléon*, avait eu à cœur de composer *l'Urat* avec le librettiste Marsollier. Pour d'autres, l'œuvre n'a été écrite que pour « mystifier Bonaparte et ses courtisans », trop entichés de l'harmonie des maîtres italiens. Elle avait été présentée comme la fantaisie d'un Napolitain et son succès dépassa toutes les prévisions, le premier conseil donnant le signal des applaudissements. Il y eut ensuite un moment de stupefaction lorsque le nom de Méhul fut révélé à la salle réclamant l'auteur.

A côté de cet acte plein de gaieté, reconstitué dans un décor copié sur un programme de l'époque, la matinée de cet après-midi permettra de goûter quelques-unes des meilleures pages musicales de Méhul et notamment sa 2^e *Symphonie*, l'air de *Stratonice*, celui d'Ina dans *Artaban* dont le livret est tiré de la comédie de Shakespeare *Beaucoup de bruit pour rien*, la romance du *Burde* et la fameuse ouverture de la *Chasse du jeune Henri* qui souleva tant de passions politiques que les partis aux prises ne pouvaient en entendre davantage (1797), l'ouvrage mettant à la scène un tyran.

Enfin tous les artistes de la maison, au milieu d'une impressionnante figuration, chanteront le *Chant du Départ*, composé sur des paroles de M.-J. Chénier en 1794, pour l'anniversaire du 14-Juillet.

Pour cette cérémonie patriotique, les trois étages supérieurs de la salle Favart ont été mis à la disposition des convalescents militaires hospitalisés à Paris — ROGER VALBELLE.

Réjane. — Dans Une Revue chez Réjane, Parysis triomphe tous les soirs dans les meilleures chansons de son répertoire. Vera Sergine, Harry Baur, Clermont et... Boutout partagent son gros succès.

Athénée. — Il y avait foule, samedi soir, à l'Athénée, où se donnait la première des *Bleus de l'Amour*. Cette reprise, avec, à la tête de la distribution, son inoubliable créatrice Augustine Leriche, avait attiré le Tout-Paris dans cette salle où naguère, — car c'est à l'Athénée que furent créés les *Bleus de l'Amour* — un public enthousiaste acclamait, pour la première fois, ce chef-d'œuvre d'esprit, d'audace vive, d'ironie légère. Un accident d'imprimerie nous avait privé d'apporter à Mlle Lucienne Roger, cette exquise interprète, ainsi qu'à M. Bulier, dont il serait superflu de louer ici l'autorité, l'hommage qui leur était dû. Que cette réparation leur soit offerte.

Michel. — Après les nouveaux riches, voici que vont surgir les nouvelles rases. Chaque soir, les autos, emplissant de leur mouvement, de leur vacarme, la rue des Mathurins, font de cette rue une des voies très parisiennes. Tous les soirs, durant les deux étincelants actes de *Plus ça change...*, de Rip, costumé par Poirel, avec Spinielly, Raimu, Magnard, Lérie, etc., de longues lignes de voitures attendent, sous les yeux des passants étonnés, la fin du spectacle, le plus choisi du moment.

NOUVEAU CIRQUE
251, r. Saint-Honoré. — Métro : Opéra, Concorde, Madeleine
Ce soir, à 8 h. 30
FORMIDABLE PROGRAMME
Demain, matinée et soirée

Cet après-midi :
Opéra-Comique, 2 h. 30, matinée, anniversaire de la mort de Méhul : *l'Urat* ou *l'Emporté*, pages musicales, le *Chant du départ*.
Grand-Guignol, 2 h. 30, la Grande Epouvante.

Ce soir :
Comédie-Française, 7 h. 45, *Poliche*.
Opéra-Comique, demain, 8 h., *Madame Butterfly*.
Odéon, 7 h. 45, *L'affaire des poisons*.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'illusionniste* (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *La Femme de son mari*.
Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.
Vaudeville, 8 h., *La Revue*.
Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 2 h., jeudi et dimanche, *Le Tour du monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*.
Gaité-Lyrique, 8 h., *Les Cloches de Corneville*.
Trion-Lyrique, 8 h., *la Fauvette du Temple*.
Ambigu, 8 h., *Le Système D*.
Antoine, 7 h. 45, *le Marchand de Venise*.

Athénée, 8 h. 30, *les Bleus de l'Amour* (Leriche).
Grand-Guignol, 8 h. 30, la Grande Epouvante.
Michel, 8 h. 30, *plus ça change...*.
Th. Réjane, à 8 h. 30, *Une Revue chez Réjane*.
Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Sarah-Bernhardt, 8 h. 30, *les Nouveaux riches*.
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.
Cluny, 8 h. 15, *Chantecor*.
Edouard-VII, 8 h. 45, *le Feu du voisin*.
Scala, 8 h., *Occupe-toi d'Amélie*.
Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, la Revue avec Mistinguett et Chevalier, Loc. Roquette 30-12.

Th. Caumartin, 25, rue Caumartin. Ce soir, 8 h. 30, *Come along !* revue franco-américaine.
Nouveaux-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, à 8 h. 30 ; matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS

Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 15, *Herr doktor*.
Loc. 4, r. Forest, 11 à 17, Tél. Marc, 16-73.

SOINS HYGIÉNIQUES

Les remarquables qualités
détergentes et antiseptiques
qui ont valu au

Coaltar Saponiné Le Beuf

son admission dans les Hôpitaux de Paris, en font, en outre, un produit de choix pour la Toilette des Dames.

Se méfier des imitations que son succès a fait naître.

DANS LES PHARMACIES

LA HERNIE

Les conséquences fâcheuses sont infailliblement supprimées par le nouvel Appareil sans ressort de A. CLAVERIE. Lire le *Traité de la Hernie*, envoyé gratis et discrètement par M. A. CLAVERIE, 234, Faubourg-Saint-Martin, PARIS. Applications tous les jours de 9 h. à 7 h. Passages tous les 2 mois dans les principales villes de province (Demander les dates).

SAVONS DE MARSEILLE

Savon « Le Plant », caisses de 50 et 100 kil. Pour prix et conditions, écrire à la Savonnerie Provençale, Marseille Saint-Just.



Ecole de Chauffeurs-Mécaniciens
reconnue la meilleure de Paris,
la moins chère. Brevets militaires et civils. — BELSER.
144, rue de Tocqueville. Téléphone Wagram 93-40.

LE LAXATIF IDÉAL, ACTIF ET DOUX

Pruneau Médicinal d'Agen
LAXATIF FRIANDISE AUX FRUITS NATURELS
Depuis des siècles, la Prune d'Ente ou PRUNEAU D'AGEN donne d'excellents résultats contre la CONSTIPATION.
Mais dans le PRUNEAU MÉDICINAL D'AGEN, ses bienfaisantes vertus laxatives sont suractivées par une préparation heureuse. C'est une MÉDICATION PARFAITE. Le PRUNEAU MÉDICINAL D'AGEN produit une purgation certaine, douce, sans coliques ni fatigue pour l'estomac. — Il décongeste, décongestionne, dépure l'organisme. La boîte de Pruneau : 6 fr. 90 franco par poste. Dans toutes Pharmacies.
Gros : DROGUERIE CENTRALE DU SUD-OUEST. — Maison G. THOMAS, AGEN
Détail : PHARMACIE CH. ROULLIÈRE, 44, rue Montesquieu, AGEN
A PARIS, PHARMACIE PLANCHE, 2, rue de l'Arrivée (Gare Montparnasse)

CHEMINS DE FER

DE PARIS À LYON ET À LA MEDITERRANEE

La compagnie Paris-Lyon-Méditerranée a réalisé, à dater du 15 octobre, un certain nombre d'améliorations intéressantes dans l'organisation de ses trains-poste et directs de grand parcours. En premier lieu, les trains-poste de la Méditerranée cessent d'être détournés par Nevers et reprennent leur itinéraire normal par la Bourgogne. Le trajet de Paris à Marseille et inversement s'en trouve raccourci d'environ trois heures et le trajet Paris-Nice d'environ quatre heures.

PELADE

NOTICE GRATUITE
5, rue Metastasio, Toulouse

TISANE BONNARD

DELICIEUSE LAXATIVE PURGATIVE
0.80 la boîte toutes Pharmacies.

L'HIVER

Le plus puissant médicament.
Gout excellent — Bonne Digestion
C'est la

MORUBILINE

en boîtes concentrées et filtrées.
Convalescents, Anémiques, Tousseurs
Bronchitiques, Tuberculeux, etc.

1/2 flacon 3.50. Flacon 6 francs franco poste. Notice gratis.
PHARMACIE du PRINTEMPS, 32, r. Joubert, Paris
et toutes Pharmacies.

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers que les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE. Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étouffe la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la



JOUVENCE de l'Abbé SOURY
Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit à des intervalles réguliers, faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'épilepsie, la rupture d'anévrisme, etc. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Fibromes, Neutrocytose, Cancer, Métrites, Phlébite, Hémorragies, etc., tandis qu'en employant la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, la femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25 ; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable
JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY
avec la signature MAG. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratuits.) 293

PHOSCAO

Le plus exquis des déjeuners
Le plus puissant des reconstituants

ALIMENT IDEAL

des anémiques, des convalescents, des dyspeptiques, des surmenés, des vieillards.

PHOSCAO **PHOSCAO**
(sucré) (sans sucre)

2.65 la boîte de 15 déjeuners 4.80 la boîte de 32 déjeuners

N. B. — Le sucre manquant étant remplacé par du Phoscao pur, la dose du Phoscao sans sucre par déjeuner doit être moitié moindre que celle du Phoscao sucré (une cuillerée à café au lieu d'une cuillerée à bouchon). Avec une boîte de Phoscao sans sucre on fait donc 32 déjeuners, soit plus qu'avec deux boîtes de Phoscao sucré. La différence de prix entre une boîte de Phoscao sans sucre (4.80) et deux boîtes de Phoscao sucré (5.30), représente largement la dépense de sucre pour 32 repas.

En vente partout, Administration : 9, rue Frédéric-Bastiat, Paris.

BELLE JARDINIÈRE

2, Rue du Pont-Neuf - PARIS

VÊTEMENTS CONFECTIONNÉS et sur MESURE

Hommes, Dames, Jeunes Gens, Fillettes et Enfants

Envoi franco du Catalogue et d'Echantillons sur demande.

Succursales : PARIS, 1, Place de Clichy ; LYON, MARSEILLE
BORDEAUX, NANTES, NANCY, ANGERS.

